

## « Nous ne sommes pas seulement des juges, mais aussi des accoucheurs »

Le philosophe Edgar Morin, président du jury, salue le travail des jeunes chercheurs distingués par la nouvelle édition du prix « Le Monde » de la recherche universitaire. Plusieurs thèses sont publiées à cette occasion aux PUF

**E**dgar Morin est sociologue et philosophe et directeur de recherches émérite du CNRS. Depuis la création du Prix *Le Monde* de la recherche universitaire, en 1997, il en préside le jury.

**Quel bilan tirez-vous des douze premières années du prix « Le Monde » de la recherche universitaire ?**

Nos intentions initiales ont été respectées et nos espoirs confortés. Nous souhaitons éveiller l'intérêt pour des travaux condamnés à un sommeil parfois éternel. Nous voulions soutenir des recherches dont les sujets particuliers portent en eux des problèmes globaux ou fondamentaux, des études capables de relier leur objet à leur contexte, ce qui amène à transgresser les frontières disciplinaires. Je rappelle que la thèse classique vise l'exhaustivité sur un domaine compartimenté et minuscule. Comme disait Raymond Aron, avec elle, « on sait tout sur quasi rien ». Nous avons voulu favoriser la rupture dans la continuité.

**En quel sens ces thèses doivent-elles relever de ce que vous appelez les « défis de la complexité » ?**

Ce que j'appelle complexité provient du latin *complexus* et signifie « ce qui est tissé ensemble », c'est-à-dire entrelacé, voire enchevêtré. Il faut le rappeler, « complexe » ne veut pas dire « compliqué », mais relève

d'une approche et d'une pensée qui relie au lieu de séparer. Cette pensée est régie, entre autres, par ce que j'appelle le principe « hologrammatique » (issu du procédé laser bien connu d'image en trois dimensions), qui nous montre comment non seulement la partie est dans le tout, mais aussi comment le tout est présent dans la partie. Ainsi la totalité du patrimoine génétique est présent dans chacune de nos cellules singulières. De la même façon, l'individu est une partie de la société, mais la société est présente dans chaque individu en tant que tout, à travers son langage, sa culture, ses normes, etc. Ainsi, un thème très singulier peut nous aider à révéler un problème très général.

**Dans quelle mesure les thèses primées cette année reflètent-elles cette manière de relier les savoirs qui caractérise votre démarche intellectuelle ?**

Il était une fois la bio-révolution (PUF-Le Monde, 230 p., 28 euros), du sociologue Jean Foyer, illustre bien cette « reliance » des savoirs, car cette thèse, à partir de la contamination des maïs des Indiens zapotèques du Mexique par des organismes génétiquement modifiés (OGM) présents dans les maïs importés pour l'alimentation, remonte la chaîne des problèmes agraires, sanitaires, sociaux, politiques pour déboucher sur des problèmes fondamentaux de la mondialisation. La thèse

sur les mères lesbiennes de Virginie Descoutures remet en cause, avec cette homoparentalité très marginale, les connaissances établies en matière de parentalité. Les sujets les plus singuliers et hétéroclites, traités par un esprit interrogateur, éclairent ainsi, parfois sous un angle inattendu, des problèmes actuels.

**Quelles tendances de nos sociétés illustrent-elles ?**

Si diverses soient-elles, les thèses de la récolte 2010 témoignent toutes de la course actuelle à la rentabilité, au rendement, à l'efficacité. La thèse de Vincent Chabault, *La Fnac, entre commerce et culture* (PUF-Le Monde, 214 p., 25 euros), montre comment une entreprise à l'origine militante, fondée en 1954, vouée à éclairer les choix du consommateur, a perdu ses vertus de départ, tant pour les employés que pour les clients, en s'intégrant dans le grand négoce, puis au sein d'un puissant groupe économique.

*Traumas et narcissisme* (PUF-Le Monde, 220 p., 26 euros), de Sandrine Behaghel, raconte comment le *débriefing*, issu de méthodes militaires afin de remobiliser les troupes pour le combat, est aujourd'hui utilisé pour remettre rapidement dans le circuit économique les personnes traumatisées... Une autre sur les cabinets ministériels, d'Aude Harlé, met au jour comment cet apparent vase clos politique est lui-

même soumis à un nouvel impératif de rendement accéléré. De même que la recherche de Tanguy Châtel sur les soins palliatifs, ces « nouvelles cultures de l'accompagnement », ouvre une réflexion sur une voie « spirituelle » dans une société de la performance.

L'ensemble de ces thèses primées nous donne à voir et à réfléchir sur la façon dont tous les aspects de nos activités et de nos vies sont de plus en plus soumis à la domination croissante et conjuguée du calcul, de la technique, du profit.

**Que vous ont appris toutes ces années passées à la présidence du jury ?**

Je m'y instruis beaucoup. Je me souviens de merveilleux moments de découverte, comme le phénomène des « crapuleuses », par exemple, ces adolescentes déviantes étudiées par Stéphanie Rubi, en 2005. Comme souvent, le pathologique éclaire le normal, et ces jeunes femmes bagarrees renvoyaient à la part d'ombre de notre monde urbain et masculin. Les exemples sont nombreux, mais chaque saison offre ses enrichissements, ses satisfactions.

Les joutes oratoires pour défendre tel ou tel candidat me stimulent. Comme Héraclite, j'aime que « se joigne ce qui discord et ce qui concorde ». J'aime également qu'un des membres du jury révèle aux autres une qualité occultée d'une thèse

qu'on allait rejeter. Nous ne sommes pas seulement des juges, conscients de nos éventuels arbitrages, mais aussi des accoucheurs qui contribuent à la naissance de cet enfant qu'est un livre.

**Si vous étiez jeune candidat au prix « Le Monde » de la recherche aujourd'hui, quel sujet choisiriez-vous ?**

Je me dis que *L'Homme et la Mort*, que j'ai publié en 1951, s'inscrirait bien dans cette démarche, car il me fallut alors relier des connaissances en préhistoire, ethnographie, histoire, sociologie, psychologie, et bien sûr biologie, ce qui m'a fait voyager dans des sciences séparées afin de tenter de cerner la réalité et l'imaginaire de la condition humaine face à sa propre finitude.

Aujourd'hui, je montrerais bien que, dès mon lever, je porte la planète en moi en écoutant ma radio japonaise qui me donne les nouvelles du monde, en mettant ma chemise de coton indien, en buvant mon jus d'orange marocain, puis mon thé chinois ou mon café colombien adouci de sucre caraïbe, en mettant mon costume de laine d'Australie, puis en m'installant devant mon ordinateur californien dont les pièces ont été fabriquées dans divers pays asiatiques, et ainsi de suite... Tous les grands sujets sont transdisciplinaires, mais on peut les traiter à partir d'un objet singulier. ■

Propos recueillis par Nicolas Truong

## Fnac : l'adieu à l'« économie sociale »

**C'**est l'histoire d'une entreprise singulière. Celle d'un groupe militant, d'un « *agitateur culturel* » fondé en 1954 par deux militants d'extrême gauche qui deviendra peu à peu « une firme moderne, typique du capitalisme actuel ». C'est l'histoire de la Fnac, ou Fédération nationale des achats des cadres, dont Vincent Chabault, jeune sociologue, retrace l'histoire depuis l'origine, « modèle commercial fondé sur l'alliance de la vente et la médiation culturelle ». Une entreprise créée en parfaite adéquation avec l'époque des « trente glorieuses », alors que les Français sortent d'une économie de pénurie et s'ouvrent autant à la culture qu'à la consommation de masse.

Mais la Fnac, c'est aussi et surtout l'histoire d'une entreprise fondée par deux patrons de gauche où s'est toujours développé le goût de la contestation.

Qu'est devenu cet héritage ? Vincent Chabault tente de le décrire en s'appuyant sur ce qu'est le cœur de l'entreprise : ses salariés. L'histoire de la Fnac devient alors celle d'Hassan El Hasni, de Manuel Gomez, de Judith Leconte ou encore de Michel Guillaume, qui incarnent les différentes générations recrutées par la Fnac. Avec elles, le lecteur découvre que les profils de salariés « qui ont des choses à dire » (prêtres ouvriers, militants politi-

### Vincent Chabault



**La Fnac, entre commerce et culture**  
PUF  
« Le Monde »,  
214 pages,  
25 €

ques, scouts, autrefois tant recherchés par André Essel, le fondateur du groupe aux côtés de Max Théret) sont devenus des salariés issus des grandes écoles de commerce. Bref, en un peu plus de cinquante ans, la Fnac s'est transformée en une entreprise presque comme les autres.

**« Agitateur culturel »**

Quand la bascule s'est-elle faite ? Quand « la Fnac a-t-elle tourné le dos à son histoire ? » Vincent Chabault donne plusieurs explications. D'abord, bien sûr, les départs successifs des deux fondateurs et les multiples changements de propriétaires. En particulier le rachat de la Fnac par la Grande Mutuelle des fonctionnaires (GMF) en 1985. De là débute la mise en place d'une gestion plus rationalisée sous la direction de Michel Barouin. La Fnac n'est alors plus

tout à fait ce qu'elle était et nombre de salariés font état de frustration. Mais c'est avec le nouveau directeur, Jean-Louis Pétriat, à compter de 1987, que les choses ont vraiment changé.

Son mandat, caractérisé notamment par l'ouverture en grande pompe à Paris de la Fnac Étoile, avenue des Ternes, sera taxé de mégalomanie. La Fnac passionnée devient la Fnac « survoltée ». Et quand le slogan « *agitateur culturel depuis 1954* » est lancé, en 1991, le groupe semble avoir déjà perdu de son esprit d'antan. Inutile de rappeler qu'à la même époque est mise en place la campagne des « prix verts » où les publicités indiquent un peu brutalement : « Pourquoi vert ? Parce que le rouge a fait son temps. » Tout un symbole. En 1994, le rachat par le groupe PPR, véritable acteur de la grande distribution, officialisera le divorce entre la Fnac et « l'économie sociale ».

Dans cette étude détaillée, l'une des principales forces vient de la parole donnée aux employés, cadres ou vendeurs. Leurs parcours traduisent les évolutions progressives du groupe ainsi que la transformation du paysage social en France de 1950 à 2010. La Fnac semble ainsi avoir mis de côté son passé au profit d'une logique mercantile, nous explique Vincent Chabault. Mais pouvait-il en être autrement ? ■

Claire Gatinois

## Quand les mots ne guérissent plus

**L**e pli est pris, désormais : dès qu'une catastrophe survient, naufrage, inondation ou attentat terroriste, voilà une cellule psychologique promptement mise en place. Les sinistrés et rescapés y sont conviés pour « verbaliser » leur détresse, pour mettre leur malheur en mots afin de provoquer un phénomène dit d'« abréaction » qui est censé extérioriser la souffrance en la transformant en paroles.

Cette technique espère ainsi prévenir l'apparition de troubles post-traumatiques. Ce que l'on sait moins, et que la psychologue Sandrine Behaghel explore dans cet ouvrage après avoir elle-même participé à ce genre d'expériences, c'est que l'origine de cette pratique est lourdement marquée par le terreau au sein duquel elle a éclos : celui de l'armée.

Jusque dans les années 1970 en effet, ce qu'on désigne par la « *psychiatrie de l'avant* » avait un objectif explicite, celui d'éviter d'avoir à prélever du service actif des combattants en état de souffrance morale et psychologique pour les soigner à l'arrière.

Il fallait pouvoir les réexpédier au plus vite au front, ce qui n'était pas sans conséquence sur les méthodes thérapeutiques parfois musclées qu'on y appliquait. Dans la première partie du livre, l'auteur retrace le processus qui a conduit, au cours des années 1970

### Sandrine Behaghel



**Traumas et narcissisme**  
PUF  
« Le Monde »,  
272 pages,  
26 €

dans le monde anglo-saxon et dans les années 1980-1990 en France, à introduire dans le domaine civil le « *débriefing* » des victimes et le « *defusing* » (désamorçage) de leurs blessures psychiques, après des décennies d'usage dans les conflits du XX<sup>e</sup> siècle : depuis le deuxième conflit mondial jusqu'aux diverses guerres du Golfe en passant par l'Algérie et le Vietnam.

**La pensée magique**

Elle montre les contraintes qui accompagnent cette pratique en milieu guerrier, où l'on n'a pas hésité à recourir à l'hypnose ou pis à la « *faradisation* » (les électrochocs). Or, que ce soit à proximité des champs de bataille ou au bord de zones sinistrées, le remède peut s'avérer pire que le mal. Certaines études montrent que les pourcentages de survivants présentant un état de stress post-traumatique

(ESPT) après un *débriefing* sont supérieurs à ceux qui n'y ont pas été exposés. Même si d'autres enquêtes vont dans un sens différent, la confiance dans le pouvoir thérapeutique tout puissant de l'élaboration par le « dire », se révèle dans ces circonstances plutôt de l'ordre de la pensée magique.

On aurait pu s'attendre à ce que cette réflexion débouche sur une mise en cause des *talking cures* (la thérapie par la parole) pilier de la théorie freudienne. Mais fidèle au modèle psychanalytique, Sandrine Behaghel se contente de mettre en question l'usage du *débriefing* précoce et de dénoncer l'illusion de la guérison par l'« abréaction » à laquelle Freud lui-même a rapidement renoncé (non sans volte-face) pour privilégier la lente exploration de l'inconscient par l'analyse.

Pour cette habituée des unités de soins palliatifs, la gestion du traumatisme passe par le dynamisme du narcissisme et une concentration sur les réactions du « je » confronté à la peur et à la possibilité de la mort. Il s'agit de procéder à une entreprise de désillusion, impossible à réaliser dans le contexte de l'urgence et de la proximité du drame. En attendant l'hypothétique succès d'une « *pilule antitrauma* » (du propanolol, un bêtabloquant qui enraye les réactions de peur), la patience et l'écoute demeurent en somme le bon moyen pour éviter le dévoiement des soins. ■

Nicolas Weill

Les partenaires du prix **Le Monde** de la recherche universitaire :

